Vol. LI — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 8 NOVEMBRE 1922 — No. 50

ABONNEMENTS
Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces
Par pouce ——————50 sous

ANNONCE LEGALES
1ère insertion, par ligne ....12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
Toutes communications concernant le [journal] ou l'imprimerie devront être a[dressées]
[Le] Manitoba
[pa]r A. GAUVIN
42 Provencher
SAINT-BONI[FACE] MANITOBA
Télép[hone] 1238

POUR LA PROPAGATION DE LA FOI

Le dimanche 29 octobre M. l'abbé Primeau, directeur diocésain de l'oeuvre de la propagation de la Foi dans le diocèse donnait aux deux messes un éloquent sermon sur cette oeuvre.

En se basant sur les sommes d'argent données jusqu'à présent par la paroisse de Saint-Boniface on peut dire avec raison que rien n'a été fait pour cette grande oeuvre, mais comme l'a si bien dit M. l'abbé Primeau c'est un oubli et il suffira d'attirer l'attention sur les mérites de cette oeuvre pour que bientôt l'on voit surgir dans la paroisse de St-Boniface une magnifique organisation venant en aide aux Missions.

Un programme d'action a déjà été ébauché qui laisse espérer pour cet hiver, une série de causeries sur l'oeuvre des Missions, la fondation d'une bibliotèque d'ouvrages traitant des missions et une organisation active voyant à la perception des aumônes.

Brièvement, relevons les grands points du sermon de M. l'abbé Primeau, tout d'abord pourquoi cette oeuvre? Parce que dans le monde à côté des 300 millions de catholiques il y a un milliard d'infidèles qui attendent d'eux le bienfait de la vraie Foi. D'autre part c'est une obligation pour tous les catholiques de répondre à la volonté de Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvés, un petit nombre seulement est appelé à quitter la famille et la patrie pour aller porter la foi et la civilisation aux peuples infidèles mais tous peuvent contribuer au salut de leurs frères par la prière et par l'aumône.

Quand, pour répandre ses erreurs l'hérésie recueille annuellement des millions et des millions, n'est-il pas du devoir de chaque catholique de faire quelque chose pour propager sa foi. Toutes ces considérations montrent bien l'utilité et la raison d'être de l'oeuvre de la Propagation de la Foi, ajoutons-en une autre. Pour nous de race française une autre raison semblerait nous inciter à travailler à cette oeuvre de la conversion des infidèles car ne sommes-nous pas les fils de la France catholique, la nation apostolique par excellence, de cette nation qui dans le relevé fait en 1920 sur les missionnaires morts au champ de l'apostolat compte 76 de ses enfants sur les 154 morts et sur les 8 évêques-missionnaires décédés en compte sept. Nul doute que nous voulons rester les dignes fils de cette France apostolique terre de nos aieux et que dans la mesure de nos moyens nous ferons une part pour l'oeuvre de la Propagation de la Foi.

LE PROJET BRADBURY

Le gouvernement anglais nous aurait-il lancé dans les jambes le projet Bradbury pour se venger de l'échec de M. Lloyd George en Orient?

Ce qui est certain, c'est que le projet Bradbury constitue à la fois un essai de sauvetage financier de l'Allemagne et un abandon complet des droits de la France à des réparations. Comme le délégué anglais à la commission des réparations n'a pu prendre cette initiative sans y avoir été encouragé par son gouvernement, nous sommes obligés de reconnaitre que dans le conflit d'intérêts entre la France et le Reich, suscité par l'application du traité de Versailles, une fois de plus Londres abandonne son alliée pour se ranger du côté de son ancien ennemi. Entre le mark qui s'effondre, et le franc que l'absence de réparations fera baisser, Downing Street n'hésite pas, c'est en faveur du mark qu'il décide d'intervenir.

Le projet Bradbury, en effet, contient deux genres de propositions. Les une tiennent à la question des réparations, et se résument dans la suppression de tous paiements en espèces par le Reich pendant deux ou quatre ans, et dans l'abandon à peu près complet des réparations en nature pour la même période. Autrement dit, le budjet allemand sera soulagé de la totalité des charges que lui avait infligées le traité de Versailles. D'un autre côté, on tenterait d'appliquer un certain nombre de mesures destinées à stabiliser le mark: caisse de conversion or, renforcement du contrôle des finances du Reich, etc, etc.

Nous venons de dire que tous paiements en espèces ou en nature seraient suspendus pratiquement pendant deux ans ou quatre ans; en effet, Sir Bradbury ne demande t-il pas que Berlin s'acquitte envers ses créanciers au moyen de Bons du Trésor, à cinq ans, que les puissances alliées escompteraient à leurs risques et périls, c'est à dire en engageant leur signature? Or, cette façon de procéder équivaut en fait à un emprunt contracté par le créancier, puisque la signature du débiteur définitif, le Reich dans la circonstance, ne vaut plus rien, et ne trouve plus de crédit. Quant aux réparation en nature, l'Allemagne les continuerait, soi-disant, mais elle les réglerait à ses industriels par des bons du Trésor allemand garantis par les puissances bénéficiaires du versement en marchandises. Ce système serait tout en faveur des Stinnes, Thyssen et autres magnats de l'industrie boche, puisqu'ils exporteraient ainsi de grosses quantités de produits fabriqués et que le paiement en serait assuré par deux signatures, celle du Reich d'abord, et celle du pays importateur ensuite. Bien plus, l'opération procurerait des devises étrangères dans le cas ou le Reich ne pourrait acquitter les bons et les pays vainqueurs, France et Belgique surtout, devraient régler alors en espèces sonnantes les livraisons faites en exécution du traité de Versailles. Evidemment, plutôt que de courir un pareil risque, les créanciers étrangers de l'Allemagne préfèrent s'abstenir des réparations en nature et commander à leurs nationaux les matériaux nécessaires à la reconstitution des régions dévastées.

Le projet Bradbury est inacceptable pour la France e tpour la Belgique, car il leur impose des sacrifices considérables, équivalents à l'abandon de leurs créances pendant deux ou quatre ans, et en échange il ne leur donne aucune compensation appréciable: il ne permet même pas d'escompter un rétablissement des finances allemandes. En dépit de toutes les affirmations d'origine anglaise, la chute du mark n'est pas due en effet, aux charges du traité de Versailles, mais à la volonté allemande de faire faillite pour esquiver le fardeau des réparations. Si cent marks ne valent plus que 50 centimes français, c'est parce que les imprimeries de la Reichbank jettent dans la circulation 4 millions de marks par jour. Voilà la véritable origine de la débâcle monétaire allemande, car, pendant qu'elle s'opère, la France et la Belgique ne reçoivent rien au titre des réparations.

Le devoir du gouvernement français est donc de combattre de toutes ses forces le jrojet Bradbury, mais en prenant garde de conserver l'appui de l'opinion publique mondiale, pour que le gouvernement anglais perde encore cette seconde manche de la lutte qu'il poursuit cotre les droits de la France.

PIONNIERS DU NORD-OUEST

Le lundi, 30 octobre avait lieu à la librairie du Parlement une lecture à l'occasion de l'ouverture de la semaine des auteurs canadiens.

Le conférencier fut M. Healy directeur de la librairie provinciale qui traita des caractères intéressants dans l'histoire de l'Ouest Canadien. Il retraça la vie de Mme J. B. Lagimodière qui est considérée comme la première femme blanche à venir dans l'ouest.

Dans son discours de bienvenue le maire F. O. Fowler déclara qu'il était vraiment regrettable qu'une nouvelle contrée comme l'ouest-canadien voudrait être assez occupée à faire de l'argent sans consacrer un peu de temps et d'argent aux auteurs qui rappelleraient les faits et gestes des pionniers du Nord-Ouest.

Le président, le professeur Chester Martin commentant la conférence de M. Healy déclara lui aussi que quelque chose devait être fait pour rappeler les souvenirs historiques de l'Ouest et tout en proposant un vote de remerciements à M. Healy il suggéra qu'il écrive une notice sur la vie de Mme J. B. Lagimodière.

La conférence de clôture fut donnée par le Rév. Dr. J. McLean qui prit pour sujet "Livres sur l'exploration et la colonisation de l'Ouest-canadien" il recommanda que des recherches soient faites pour écrire l'histoire des premières colonies Russes, Mennonites, Doukobors et Galiciennes et suggéra aussi que l'histoire des pionniers soit écrite et entre autres une vie de Louis Riel donnant satisfaction. Nous ne pouvons que nous réjouir de ce mouvement qui semble s'accentuer chaque jour davantage de nous souvenir des pionniers, souhaitons que ces histoires qui vont s'écrire tendent à l'impartialité et à l'exacte vérité car alors plusieurs erreurs seront rectifiées, et pour n'en citer qu'une puisque le nom de Louis Riel a été mentionné pourquoi s'obstiner chez certains auteurs à qualifier les évènements de 1869-1870 de rébellion alors que ce ne fut qu'un soulèvement légitime des Métis.

SUR UN LIT D'HOPITAL

Blessé et fait prisonnier, M. Robert d'Harcourt est conduit dans un hôpital allemand en arrière du front. Il raconte ce qui s'y passa:

Je fus mis dans un lit et désigné, selon ce qui me parut, avec une certaine insistance à l'infirmier de garde: était-ce la gravité de ma blessure, était-ce le titre de "graf" qui me valait cette attention? Je ne sais. Ma première impression, une fois couché, un oreiller sous la tête, fut celle à la fois d'une extrême faiblesse et d'une immense détente. Je me sentais, en même temps que parfaitement lucide, d'une faiblesse telle que je ne pouvais lever la tête de l'oreiller sans avoir la sensation de m'évanouir. J'étais étendu sur le dos, tout de mon long, les yeux ouverts, le corps absolument abandonné et immobile jusqu'aux doigts, dans un état de repos lucide que je n'avais jamais éprouvé et que je ne devais plus jamais connaitre (peut-être le connaitrai-je une seconde fois qui sera la dernière, à l'heure définitive, qui sera la "vraie", cette fois, de ma mort). Mes idées étaient parfaitement claires et débrouillées, ma cervelle toute nette et comme nettoyée de tout ce qui aurait pu y mettre une brume, mon souvenir vigilant et éveillé; sulement, j'avais l'impression d'une impossibilité totale d'exprimer ma pensée, non seulement par des mots, mais même par des gestes, la sensation physique d'un obstacle matériel, opaque, insoulevable, d'une infranchissable distance entre la pensée qui veillait tout au fond de moi-même et sa réalisation au dehors. Il me semblait que ma vie ne tenait plus qu'à un fil, qu'elle s'était réfugiée au fond, tout a ufond de moi-même, où elle résistait encore en se concentrant, en s'Isolant comme une toute petite veilleuse que les souffles du dehors abattraient aussitôt. En même temps, je me sentais bien, au repos, détendu, "décroché"; je jouissais de cette chose extraordinaire, cette chose fraternelle de douceur, de chaleur qu'est le lit pour le blessé; le lit, après le cham de bataille, les pansements, les transports....

J'étais depuis quelques minutes couché, quand une soeur, en costume noir avec une cornette blanche, s'approcha de mon chevet. Elle me considéra attentivement, me prit le pouls, appela l'infirmier de garde auquel elle dit d'aller chercher aussitôt le mèdecin de service. Celui-ci arriva immédiatement, s'empara de mon poignet pour constater la force et le nombre des pulsations; je compris qu'il disait à la soeur que le pouls était effectivement extrêmement faible, mais cependant perceptible; je l'entendis encore prescrire la préparation de ballons d'oxygène dans le cas où une syncope se produirait. Je comprenais parfaitement bien ce qui se disait en allemand autour de mon lit; je n'avais besoin d'aucune connaissance médicale bien approfondie pour saisir, d'après le ton des paroles échangées et aussi d'après des détails caractéristiques comme celui des ballons d'oxygène, que mon état était jugé très grave. Le médecin allemand devait me dire un mois plus tard: "Je n'aurais pas donné deux pfennigs de votre existence, le soir de votre arrivée à l'hôpital". La soeur qui se tenait à mon chevet était peut-être plus pessimiste encore et devait me donner, quelques minutes plus tard, clairement à entendre — sans s edouter que je la comprenais — quel était mon diagnostic à mon sujet.

Jugeant la médecine humaine superflue à mon endroit, elle pensa à la médecine divine — ce dont je lui reste reconnaissant. Un quart d'heure après avoir vu à mon chevet la blouse blanche du médecin de service, je voyais, à la même place, la soutane noire de l'aumonier de l'hôpital. J'entendis la soeur qui lui disait en me désignant d'une voix nette: "Il en a encore pour deux heures."

Je ne puis pas dire que cet arrêt m'étonna beaucoup; je me sentais d'une telle faiblesse. Il me produisit cependant l'impression ressentie toujours quand ce qui n'était qu'une hypothèse dans votre esprit se change en certitude; j'eus à ce moment une sensation d'angoisse; je connus la lutte intérieure, violente et pénible, le débat suprême de l'âme devant le sacrifice clairement aperçu dans la pleine lucidité de la conscience. Je conserve, j'espère conserver toujours, le souvenir net de ce moment. Je prie Dieu qu'il ne s'enlève pas de devant ma mémoire, mais qu'il y reste comme un avertissement, une salutaire exhortation à la préparation d'un instant qui, pour ne pas être trop déchirant, doit avoir été fixé durant cette vie du regard clair de l'acceptation. Pour être courageusement quittée, la vie doit avoir été courageusement vécue. Ce n'est pas en éludant la vue de l'inévitable qu'on en diminue l'amertume. Je considère comme une première grâce de la Providence de m'avoir fait connaitre l'entrée du "tunnel"; je lui demande la seconde grâce de m'en faire un jour franchir la sortie sans trop d'angoisse. Je me confessai: c'était la première fois que je me confessais sans parler; l'aumônier et moi avions établi une sorte de télégraphie par signes; il me tenait la main droite qui pendait hors du lit et énumérait à voix basse, à mon oreille, les fautes principales dont est susceptible une conscience humaine, je serrais au passage ses doigts quand je me reconnaissais coupable d'un des péchés dénombrés. Je reçus ensuite l'Extrême-Onction (pour la première fois pendant cette guerre, car je devais la recevoir une seconde fois en 1917). Je vis le prêtre préparer les petits tampons d'ouate, les tremper dans les Saintes Huiles; je sentis l'onction faite doucement sur mon front, mes lèvres, mes mains, accompagnée des paroles sacramentelles, prononcées d'une voix rapide et basse, l'onction supême qui efface les souillures de notre pauvre corps humain et qui, en même temps, dans l'esprit de l'Eglise, doit nour armer de courage au moment de la grande épreuve. L'Extrême-Onction est, selon l'Eglise, en même temps qu'une purification, un secours, secours du corps, secours de l'âme, à l'instant où tous deux défaillent.

Jusqu'à quel point dois-je au Sacrement d'avoir surmonté matériellement ces heures où j'étais si près de la mort? Dieu seul le sait. Sur l'efficacité de l'Extrême-Onction au point de vue spirituel, aucun doute ne m'est permis. A partir de cet instant précis, je sentis en effet un calme absolu s'établir et s'installer en moi; plus de lutte, ni d'angoisse....

La vie s'obstinait, se maintenait en dedans de moi, faible, leute, claire. On dit, on écrit, que dans ces instants-là, la mémoire humaine embrasse à la fois les périodes les plus diverses, les plus reculées de l'existence. Cette affirmation banale est exacte, j'ai pu la vérifier. La mémoire s'illumine et en même temps, s'amplifie de curieuse façon; le souvenir gagne en puissance et en clarté tout ce que l'être humain perd en "matérialité"; la netteté de ce cristal, sa capacité de reflet, est unique. Je revivais des scènes de mon enfance; je revoyais des paysages de Grosbois, ou de Lumigny; je songeais à ceux que j'aimais; je pensais, sans déchirement, à tout ce que je laissais, mais que je reverrais un jour. Je faisais une sorte de bilan de ma vie comme le voyageur qui part pour une longue absence, qui déchire des lettres, qui en range d'autres, qui prévoit l'avenir, qui classe le passé....

Robert d'Harcourt.

LA CRISE SOCIALISTE EN FRANCE

La vie est dure pour le socialisme en France, depuis la guerre. Non pas, comme on pourrait le penser, du fait de l'opposition des pouvoirs publics, car le socialisme ne saurait se dire persécuté; il ne saurait poser au martyr. La crise qu'il subit est toute intérieure. Il est sa propre victime,—victime de ses divisions intestines, victime de la faiblesse et de son unité morale plus encore que politique.

Le chef-d'oeuvre de Jaurès fût la Constitution, en 1905, de l'unité socialiste française. Chef-d'oeuvre, à la vérité quelque peu artificiel. Il fallut toute l'autorité personnelle du tribun, sa remarquable souplesse de manoeuvrier politique pour sauvegarder, tant qu'il vécut, cette unité fragile.

Jaurès mort, à la veille de la guerre, le parti socialiste français ne tarda pas à se dissocier. Toute son aile droite se détacha, d'abord, jugeant que le gros du parti manquait de ferveur patriotique. Puis ce fut l'année dernière, la décisive scission du Congrès de Tours. Cette fois, l'unité socialiste était bien morte, fini le grand rêve de Jaurès.

Il y eut désormais deux partis socialistes, s'ajoutant aux deux ou trois groupes de moindre importance nés des premières scissions: le vieux parti socialiste qui entraîna avec lui la majorité des parlementaires, et le jeune parti communiste, selon la formule de Moscou, auquel restèrent fidèle la majorité des effectifs. La rupture consistait surtout, en somme, dans un divorce entre les états-majors, plus modérés, et les troupes, instinctivement attirés par le mirage bolchéviste.

Au moins la crise était-elle ainsi terminée?.... Nullement. Le récent Congrès communiste de Paris vient de nous en apporter la preuve. Quel spectacle pitoyable il a donné. Les communistes se sont traités entre eux comme jamais ils n'ont traité les "bourgeois". Et, pour finir, ils ont avec la dernière violence, procédé à d'implacables exclusions. Sur l'ordre de Moscou, on a préparé une charrette, comme en 93, où, bon gré, mal gré, il a bien fallu que montassent les réprouvés et même quelques suspects

De cette nouvelle crise, ce n'est pas seulement le communisme, c'est aussi le socialisme français qui sortira plus affaibli. La plus grande partie des troupes socialistes, nous l'avons dit, avait adhéré au parti communiste.

Or on annonce que les effectifs de celui-ci s'appauvrissaient de plus en plus, ce qui s'explique assez par ce que nous venons de dire.

Il est permis de douter évidemment que les découragés, les dégoutés, après avoir lâché le communisme, retournent au socialisme ancienne manière qu'ils reniaient, il y a un an à peine, comme une formule de trahison. C'est donc le socialisme lui-même qui, tout compte fait, subit le contrecoup de la crise.

On a remarqué souvent — et avec raison — que la France, par son tempérament moral non moins que par ses conditions économiques, était rebelle à l'influence bolchéviste. Si l'on songe que le parti communiste, rongé par la discorde intérieure, et moins fort que jamais, on conviendra que la France ne saurait aujourd'hui redouter sérieusement les secousses révolutionnaires.

Après avoir, plus que tout autre pays, supporté les charges écrasantes de cinq années de guerre et signé la paix la moins profitable pour elle, elle se révèle encore, dans notre monde bouleversé, comme l'une des nations socialement les plus stables, les plus maitresses d'elles-mêmes. Tous les peuple, mais les peuples amis surtout, ne peuvent que 'en féliciter.

X. Y. Z.

Les Assises sont commencées depuis deux semaines sous la présidence de Son Honneur le Juge Cunan.

LA POLITIQUE DE VAUCOULEURS

Vaucouleurs! Comme il chante fièrement, dans l'Histoire, le nom du petit bourg que traversa Jeanne d'Arc, au temps héroïque où iil y avait grande pitié au royaume de France, pour répondre à l'appel des Voix célestes.

Il faut se féliciter que ce soit à Vaucouleurs, devant le monument élevé à la mémoire des 158 enfants de la commune tombés en défendant leur sol envahi, que M. Raymond Poincaré ait eu l'occasion de définir, il y a quelques jours, avec une toute pariteulière netteté, la politique extérieure de la France: politique de stricte revendication des justes droits que le pays tient des traités; mais aussi politique passionnément pacifique pour le présent comme pour l'avenir.

De cette politique, en effet, Jeanne d'Arc ne fut-elle pas le magnanime précurseur? Ah! ce n'étaient ni la gloire des armes ni le gout des batailles qui poussèrent jadis l'humble bergère de Domrémy à s'improviser soldat et à guerroyer contre l'Anglais. L'amour de la paix ne déserta jamais le coeur de Jeanne, cependant que le moindre sentiment de haine pour l'adversaire n'y pénétra jamais non plus. Si Jeanne fit la guerre, c'est qu'elle comprenait qu'il n'est pas de paix véritable, pour un peuple, sous l'oppression et dans l'injustice. Au nom même de la paix, elle voulait donc que cessat pour toujours l'injuste occupation du beau pays de France "par les Anglais".

C'est dans ces mêmes sentiments que la France —et M. Poincaré a eu raison de le rappeler— a soutenu de 1914 à 1918, la guerre longue et cruelle qui lui fut imposée. Et maintenant que, de l'Océan à Strasbourg et des Pyrénées à Lille, son sol est rendu à la liberté, elle n'aspire plus qu'à la paix. "Nous avons juré que nous saurions exiger les réparations qui nous ont été promises", s'est écrié M. Poincaré à Vaucouleurs. Mais il a ajouté, tout aussitôt: "Complétons aujourd'hui ce serment et, devant le monument élevé à la gloire de nos morts, engageons-nous à redoubler d'efforts pour épargner à l'humanité de nouvelles hécatombes".

Tel est bien encore une fois, le sentiment profond de la France.... Aussi la paix sera-t-elle solide dans le monde quand, de son côté, "la majorité du peuple allemand aura pris conscience de son devoir, en arrivera à vouloir réparer, désarmer, renier les principes de son époque militariste, et s'y résoudre après un viril examen de conscience, avec la plus sincère bonne volonté." Mais qui parle ainsi?

C'est un écrivain en oui, précisément, dans son discours de Vaucouleurs, M. Poincaré saluait "un seur Fierster, qui, depuis l'armis- Allemand loyal': c'es le profes- tice, et même pendant la guerre, a mené, au risque de sa liberté, voire peut-être de sa vie, la plus courageuse campagne. Et pourquoi? Précisément pour délivrer son pays, l'Allemagne, qu'il aime avec la fidélité d'un vrai fils, mais aussi avec la clairvoyance d'un homme juste et sincèrement attaché à la paix, du virus militariste qui lui a été inoculé à forte dose, un demi-siècle durant.

Qu'on en soit bien convaincu: la France fait des voeux pour que la parole d'un Fierster conquière de plus en plus toute l'opinion allemande. Le jour où l'Allemagne aura accepté de plein coeur son "gigantesque devoir de réparation" ajoutait Fierster, "l'heure sera venue de rappeler à l'étranger les hauts devoirs qui lui incombent en face d'une Allemagne ainsi rénovée". A l'accomplissement de ces "hauts devoirs", ce n'est, certes, pas la France qui cherchera à se dérober. Car elle aime trop la paix pour ne pas souhaiter, de toute son âme, l'ère d'apaisement définitif où tous les peuples, au lieu de s'observer avec inquiétude et méfiance, pourront collaborer enfin loyalement dans l'intérêt de chacun d'eux comme dans l'intérêt général du monde.

Le récent discours de M. Poincaré atteste que, depuis Jeanne d'Arc, la France n'a pas renié ce que nous nous plaisons à appeler "la politique de Vaucouleurs".

X. Y. Z.

LE CANADA MUSICAL

On sera bien désappointé dans certains quartiers d'apprendre la nouvelle que nous apporte Le Canada Musical du 2 novembre au sujet d'Alexandre Glazounow. Le célèbre compositeur russe ne peut pas quitter le Conservatoire dont il est le directeur, à Pétrograd: il s'est donc vu obliger d'abandonner les engagements qu'il avait pris pour venir en Amérique. Le directeur-général du Metropolitan, M. Gatti-Casazza, a décidé d'ouvrir la saison 1922-1923 par une représentation de "La Tosca" qui sera chantée par Mme Marie Jeritza, le baryton Antonio Scotti et le ténor Martinelli. Notre confrère publie les plans détaillés de l'hiver sur la grande scène américaine. Des concerts symphoniques au nombre de cinq seront donnés cet hiver par un des meilleurs orchestres de New York pour les possesseurs d'appareils de radio dans un rayon de 1500 milles. Mme Eva Gauthier, artiste canadienne, a donné un concert très réussi dans la métropole. La section de la "Musique en Europe" est exceptionnellement chargée de nouvelles et on apprécie de plus en plus la lecture du Canada Musical. Il est envente au prix de 15 sous le numéro. Pour les abonnements, $3 par année, on doit s'adresser à Casier postal 1509 Montréal.

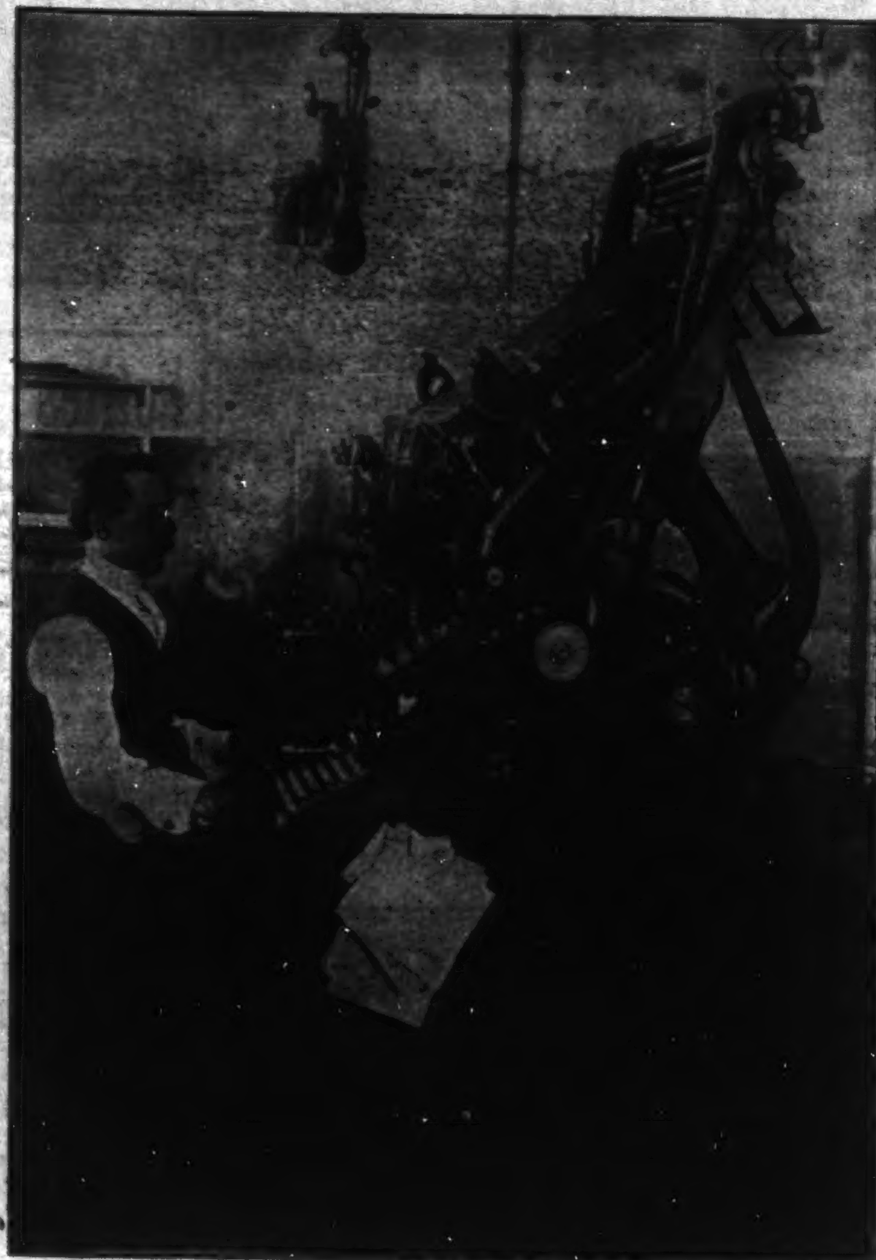
L'HIVERNAGE DES ABEILLES EN CAGE

Dans toutes les parties du Canada les abeilles veulent être protégées contre les vents et contre les froids pendant l'hiver. Il existe deux moyens de fournir cette protection; on peut d'abord mettre les ruches dans des caisses spéciales d'hivernage, laissées en plein air, ou les mettre dans une cave. La pratique de l'hivernage en plein air se répand de plus en plus; cependant l'hivernage en cave donne d'excellents résultats dans toutes les parties du Canada où les conditions sont telles que les abeilles ne s'épuisent pas à déployer trop d'activité une fois mises en cave. L'hivernage en cave est à recommander pour les localités les plus reculées vers le nord, où l'hiver est généralement très rigoureux. La cave pour les abeilles, qu'elle soit construite spécialement pour cela ou qu'elle soit séparée du reste de la cave par une cloison sous la résidence de l'apiculteur, devrait être bien calorifugée, c'est-à-dire protégée contre les écarts de la température extérieure. Il faut qu'elle puisse être maintenue tout l'hiver à une température d'environ 48 degrés F. Il faut aussi qu'elle soit sèche pour qu'il n'y ait jamais de condensation d'humidité et qu'elle soit arrangée de façon à pouvoir être ventilée lorsque cela est nécessaire. Les abeilles qui doivent être hivernées en cave exigent moins de provisions que celles qui sont hivernées dehors, mais il faut que ces provisions soient de la meilleure qualité possible, et qu'elles contiennent aussi peu de matière indigeste que possible, sinon les abeilles sont exposées à mourir de dysenterie avant le printemps. Le miel de trèfle, le sirop de sucre sont les meilleurs aliments pour les abeilles hivernées en cave. Il faut mettre les abeilles en cave immédiatement après le dernier bon vol de nettoyage, qui a lieu généralement vers la première semaine de novembre. Il vaut beaucoup mieux mettre les abeilles en cave une semaine ou deux avant la dernière occasion qui se présente de faire ce vol que de les laisser exposées à une période froide, qui ne serait pas suivie par un vol de nettoyage. Si la température est assez basse il est inutile de boucher les entrées des ruches lorsqu'on les rentre. Il faut porter les ruches avec beaucoup de soins, de façon à déranger les abeilles le moins possible, et les placer sur des ruches vides ou sur d'autres supports, par piles de quatre de hauteur. Il est inutile d'enlever les couvercles des ruches. On laisse les entrées grandes ouvertes, mais il est à craindre que les souris ne s'introduisent dans la ruche l'entrée peut être recouverte d'un grillage de trois huitièmes de pouce. Ne vous servez pas de lumière blanche dans la cave. Balayez le plancher à intervalles pour enlever les cadavres d'abeilles mais ne dérangez jamais les ruches. Si la cave est bien construite les abeilles n'exigeront pas d'autres soins de tout l'hiver.

Le savon "Lifebuoy"—Désinfectant—est recommandé par les médecins comme une sauvegarde contre les maladies contagieuses



POUR VOS TRAVAUX D'IMPRIMERIE



L'Imprimerie est un Art

Dans l'imprimerie comme tous les métiers d'art il y a un cachet spécial a donner au travail. Cet art ne s'achète pas et surtout ne s'improvise pas, il s'acquiert après de longues années de travail. Il faut savoir donner à tel ou tel ouvrage, telle ou telle apparence; par exemple une carte d'affaire qui sera disposée comme un prospectus, ou une entête de lettre qui ressemblera à une affiche, non seulement ne frappera pas l'attention mais choquera l'oeil. Il est reconnu qu'une annonce bien faite, une conception originale dans la confection d'un programme, ou d'un travail de fantaisie attire l'attention et rapporte des profits certains. Nous nous efforçons de donner à notre clientèle ce cachet dans l'exécution de leurs travaux et pour cela nous n'épargnons pas notre peine. Nos clients nous trouverons toujours prêts à leur faire des suggestions, ou faire des ébauches et nous garantissons une originalité parfaite dans la disposition typographique, une apparence luxueuse dans les couleurs et l'impression, et avec cela un service rapide et des prix convenables. Ceux qui ont bien voulu nous donner une commande d'essai dans le passé sont maintenant devenus nos meilleurs clients.

Ecrivez pour nos prix avant de placer vos commandes

Nous ne spécialisons dans aucune ligne en particulier, mais nous satisfaisons dans toutes

ENTETES DE LETTRES — BILLETS DE TOMBOLA
LISTE DE PRIX — LIVRES — PUBLICATIONS — PROGRAMMES
RELEVI DE COMPTE — CARTES D'AFFAIRES
CIRCULAIRES — AFFICHES — ENVELOPPES — FACTURES
ET AUTRES TRAVAUX D'IMPRIMERIE

TRAVAUX POUR MUNICIPALITE

ROLES D'EVALUATION — LISTES D'ELECTEURS
RAPPORTS FINANCIERS ET REGLEMENTS
ET AUTRES FORMES DE COMPTABILITE



Les ateliers de notre imprimerie ont un outillage moderne permettant de donner a notre clientele le maximum de satisfaction, des prix moderes et un service irreprochable.

"LE MANITOBA"

42 Avenue Provencher, St-Boniface, Manitoba

NOUVELLES LOCALES

M. et Mme Luc Desautels de Letellier sont en visite à St-Boniface.

M. W. Lane, de cette ville, est de retour d'un voyage à Battleford

Mme Veuve P. F. Soucy est partie ce matin pour Mariapolis, Min., U. S. A.

Le bazar organisé au profit de l'église Sainte-Croix de Norwood a rapporté la jolie somme de $2.285

M. F. W. Sprado de Fort Garry s'est tué accidentellement dimanche dernier en nettoyant son fusil.

La Cour de Révision pour la liste électorale municipale siégera le 13 novembre à 10 heures devant le Juge Prud'homme.

Les amis de M. et Madame Gauvin ont célébré le 15ème anniversaire de mariage dimanche dernier à la résidence de Madame J. A. Chabot, rue Notre-Dame. Son Honneur M. le maire a fait la présentation de jolis cadeaux.

La maison de notre concitoyen, Monsieur Savaria, en construction rue Aulneau s'achève. Dans quelques jours tout sera prêt pour l'aménagement du propriétaire.

Rien n'a été négligé pour en faire une habitation moderne et modèle. Inutile de dire que l'installation électrique a été confiée à Messrs Fontaine & Boulanger.

EN 1917

Les Mémoires de Guillaume II ont replacé au premier plan de l'actualité les tentatives de paix qui se produisiernt au cours de l'été 1917.

A ce sujet, le récit donné par l'ex-empereur de l'entrevue qu'il eut avec Mgr Pacelli, nonce à Munich, a appelé une mise au point que la presse catholique allemande a publiée. On y voit que l'éminent diplomate accrédtié par le Saint-Siège en Allemagne, au moment même où il faisait, pour abréger les horreurs de la guerre, une suprême démarche auprès du Kaiser, posait nettement la question de la Belgique et de l'Alsace-Lorraine.

La paix véritable, en effet, ne saurait se concevoir en dehors de la justice, et la justice exigeait que le droit, outrageusement violé en Belgique depuis trois ans, en Alsace-Lorraine depuis 47 ans, et sur combien d'autres points du continent, hélas, fut rétabli.

Mais on a prétendu que les maitres de l'Allemagne donnèrent à l'époque, en ce qui concerne notamment la Belgique, des assurances telles que l'effusion du sang eut pu être arrêtée.... On a même été jusqu'à dire que si l'Allemagne était bien responsable du déclanchement du conflit mondial en 1914, c'est l'Entente qui portait la responsabilité de la continuation de la guerre à partir de 1917.

A cette mensongère accusation, c'est à un Allemand lui-même que nous demanderons une réplique péremptoire. Et quel Allemand?.... Un ennemi du régime impérial, un antipatriote? En aucune façon. Il s'agit du Dr Hans Delbruck, professeur à l'Université de Berlin, qui reçut jadis de Guillaume II en personne la direction du ministère des Colonies.

Le Dr Delbruck, dans un ouvrage où il accuse Ludendorff d'avoir été l'ouvrier de la défaite allemande, affirme que c'est sous l'influence du général que les assurances précises relativement à l'indépendance de la Belgique ne furent pas données par l'Allemagne en 1917. "Si on avait seulement donné au nonce du Pape la réponse qui convenait, écrit-il, on aurait pu continuer à tisser le fil de la paix". Et il conclut: "L'Allemagne n'ayant pu être amenée à faire la déclaration demandée sur la Belgique, bien que le Reichstag se fut prononcé, lui aussi, en ce sens, dans sa résolution de paix, l'entremise papale demeura sans résultat. La faute de procédure en incombe à Kuhlmann; la faute de fond à Ludendorff".

Le témoignage est formel, et il a de l'autorité. Le 4 aout 1914, le Chancelier Bethman-Holweg avouait le crime que commettait l'Allemagne en violant la neutralité de la Belgique; mais ajoutait le Chancelier, nous réparerons les torts causés. „

Et moins de trois ans après, grisés sans doute par leurs succès éphémères, les dirigeants de Berlin ne voulaient plus prendre aucun engagement sur ce point. Cela les juge.

Une victoire de l'impérialisme allemand ent été un deuil général pour la liberté du monde. Chaque jour qui passe nous en apporte une preuve nouvelle. X. Y. Z.



CITE DE ST-BONIFACE

AVIS

Avis est par les présentes donné qu'en vertu des dispositions de la Charte de la Ville, une cour de révision sera tenue par Son Honneur le Juge de la Cour de Comté de Saint-Boniface, dans la Salle du Conseil, le 13 novembre. A. D. 1922, à dix heures de l'avant-midi, pour entendre et déterminer les plaintes reçues, soit pour erreurs ou omissions dans la liste électorale pour l'année 1922.

Toutes les personnes intéressées sont priées de se rendre à la dite Cour au temps et lieu ci-haut mentionnés.

J. B. O. LECLERC,
Secrétaire du Bureau des Commissaires Evaluateurs
St. Boniface, Can.
Ce quatrième jour de Novembre, 1922